

GEORGES DUBY

Guerriers et paysans

VII^e-XII^e siècle

Premier essor
de l'économie européenne



tel gallimard

Extrait de la publication

Publié avec l'autorisation de Weidenfeld & Nicholson.

© *Éditions Gallimard, 1973, pour le texte en langue française.*

AVERTISSEMENT

Ce livre ne prétend pas être un précis d'histoire économique. Ce n'est qu'un essai, une suite de réflexions sur une évolution très longue, dont j'ai tenté de percevoir et de débrouiller le jeu incertain et complexe. Les défaillances de la documentation, l'imparfait avancement de la recherche historique expliquent la part très large laissée aux hypothèses dans une telle construction. Mais en les énonçant, mon but essentiel reste de soulever des interrogations et des remarques, dont les plus critiques ont bien des chances d'être les plus fécondes. Il est certain, d'autre part, que pour embrasser une aire géographique aussi vaste et aussi diverse que l'était à l'époque l'espace européen, et pendant une période aussi étendue, mieux valait m'établir sur le terrain où je me sentais le plus sûr. Je précise donc que l'histoire qui m'est la plus familière est celle des campagnes, spécialement celle des campagnes françaises. Ceci pour que le lecteur s'étonne moins de certains choix, de certaines perspectives et de toutes les omissions qu'il découvrira dans cet ouvrage.

Beaurecueil, septembre 1969.

Première partie

LES BASES
VII^e ET VIII^e SIÈCLE

A la fin du vi^e siècle, lorsque se trouve à peu près close en Occident, avec l'établissement des Lombards en Italie et la descente des Basques en Aquitaine, l'ère des grandes migrations de peuples, l'Europe dont il est question dans ce livre — c'est-à-dire l'espace où le christianisme de rite latin s'est progressivement étendu jusqu'à la fin du xii^e siècle — est un pays profondément sauvage. De ce fait, il échappe dans une large mesure à l'histoire. Dans les régions où naguère on employait abondamment l'écriture, l'usage de celle-ci est alors en voie de se perdre. Il pénètre ailleurs très lentement. Les textes qui nous restent sont donc fort rares. Les documents les plus explicites sont ceux de la protohistoire, ceux que livre la prospection archéologique. Mais ce matériel documentaire est lui-même défectueux : les vestiges de la civilisation matérielle sont pour la plupart de datation très imprécise; ils sont en outre dispersés au hasard des trouvailles, et leur répartition sporadique, extrêmement lacunaire, rend périlleuse toute interprétation d'ensemble. Insistons au départ sur les limites étroites de la connaissance historique, sur le champ démesurément large abandonné aux conjectures. Ajoutons que l'historien de l'économie se trouve sans doute plus démuné que tout autre. Lui font en effet presque complètement défaut les chiffres, les données quantitatives qui permettraient de compter, de mesurer. Il lui faut surtout, s'il tente d'observer dans ce monde très primitif, les mouvements de croissance qui, peu à peu, entre le vii^e et le xii^e siècle, l'ont fait émerger de la sauvagerie, se défendre d'appliquer abusivement à leur compréhension les modèles construits par l'économie moderne. Il apparaît aujourd'hui que les pionniers de l'histoire économique médiévale ont été sou-

vent involontairement entraînés à surestimer l'importance du commerce et celle de la monnaie. La tâche la plus nécessaire — et sans doute aussi la plus difficile — consiste à définir ce que furent véritablement dans cette civilisation les bases et les moteurs de l'économie. Pour aider à cette définition, les réflexions des économistes contemporains apparaissent, en fait, moins utiles que ne sont celles des ethnologues.

Cependant, il existe en réalité des degrés au sein de cette commune dépression culturelle. Sur ses lisières méridionales, la chrétienté latine se trouve confrontée à des aires sensiblement plus développées qu'elle ne l'est. Dans les régions dominées par Byzance, et bientôt par l'Islam, continue de vivre un système économique hérité de la Rome antique, c'est-à-dire des cités qui exploitent les campagnes avoisinantes, c'est-à-dire une monnaie d'usage quotidien, des marchands, des ateliers où, pour les riches, sont fabriqués des objets splendides. De ces zones de prospérité, l'Europe ne fut jamais séparée par des frontières étanches; elle en subit constamment l'influence et la fascination. D'autre part, dans l'espace européen lui-même, s'affrontent en fait deux types d'inculture. L'un s'identifie au domaine germano-slave, au domaine « barbare », comme disaient les Romains; il est celui de la jeunesse, de l'immaturation, d'un accès progressif à des formes supérieures de civilisation; il est le lieu d'une croissance continue. L'autre est, au contraire, le domaine de la décrépitude; ici achèvent de se dégrader les survivances de la civilisation romaine; les divers éléments d'une organisation jadis complexe et florissante, la monnaie, la route, la centuriation, le grand domaine rural, la ville, ne sont pas tout à fait morts; certains sont susceptibles, un jour, de renaître; pour le moment, ils s'affaissent, insensiblement. Entre ces deux versants, l'un orienté vers le Nord et vers l'Est, l'autre vers la Méditerranée, se situe, sur les rives de la Manche, dans le Bassin parisien, en Bourgogne, en Alémanie, en Bavière, une marge largement étalée où s'établit plus activement qu'ailleurs le contact entre les forces jeunes de la barbarie et les débris de la romanité. C'est ici que s'opèrent des interpénétrations, des rencontres, dont beaucoup sont fécondes. Il convient de ne point perdre de vue cette diversité géographique. Elle est fondamentale. Elle commande, pour une bonne part, les premiers cheminements de la croissance.

Les forces productives

LA NATURE

Tout au long de la période dont traite ce livre, le niveau de la civilisation matérielle demeure si bas que l'essentiel de la vie économique se réduit à une lutte, celle que l'homme, pour survivre, doit mener quotidiennement contre les forces naturelles. Combat difficile, car il manie des armes peu efficaces, et la puissance de la nature le domine. Le premier souci de l'historien doit être de mesurer cette puissance, et d'essayer, par conséquent, de reconstituer l'aspect du milieu naturel. La tâche est difficile. Elle requiert une enquête minutieuse, conduite au ras du sol, à la recherche des vestiges du paysage ancien que conservent dans les campagnes d'aujourd'hui les noms que portent les lieux et les champs, le dessin des chemins, les limites des terroirs, les formations végétales. Cette enquête est loin d'être achevée; dans bien des régions de l'Europe, elle est à peine entreprise. L'image, de ce fait, reste floue.

En Europe occidentale, la steppe pousse une pointe avancée en Pannonie, dans le bassin moyen du Danube; elle s'insinue même peut-être plus loin encore, localement, jusque sur certains plateaux limoneux du Bassin parisien. Toutefois, c'est bien le développement de la forêt que, d'une manière générale, favorisent les conditions climatiques. A l'époque qui nous occupe, la forêt paraît régner sur tout le paysage naturel. Au début du ix^e siècle, les possessions foncières de l'abbaye parisienne de Saint-Germain-des-Prés s'étendaient dans une région où l'effort agricole s'était sans doute développé plus largement que partout ailleurs : les bois recouvraient encore cependant les deux cinquièmes de ce patrimoine. Et,

jusqu'à la fin du XII^e siècle, la proximité d'un vaste arrière-fond forestier retentit sur tous les aspects de la civilisation : on peut en découvrir la marque aussi bien dans la thématique des romans courtois que dans les formes inventées par les décorateurs gothiques. Pour les hommes de ce temps, l'arbre est la manifestation la plus évidente de la nature végétale.



G. Fourquin : « La carte des forêts au haut Moyen Âge », d'après *Histoire économique de l'Occident médiéval*, 1969, A. Colin, collection « U ».

Deux remarques cependant s'imposent. D'une part, les sols sont, dans cette partie du monde, d'une extrême diversité. Leurs aptitudes varient souvent notablement sur de très courtes distances. La sagesse paysanne a toujours opposé les « terres chaudes » aux « terres froides », c'est-à-dire les

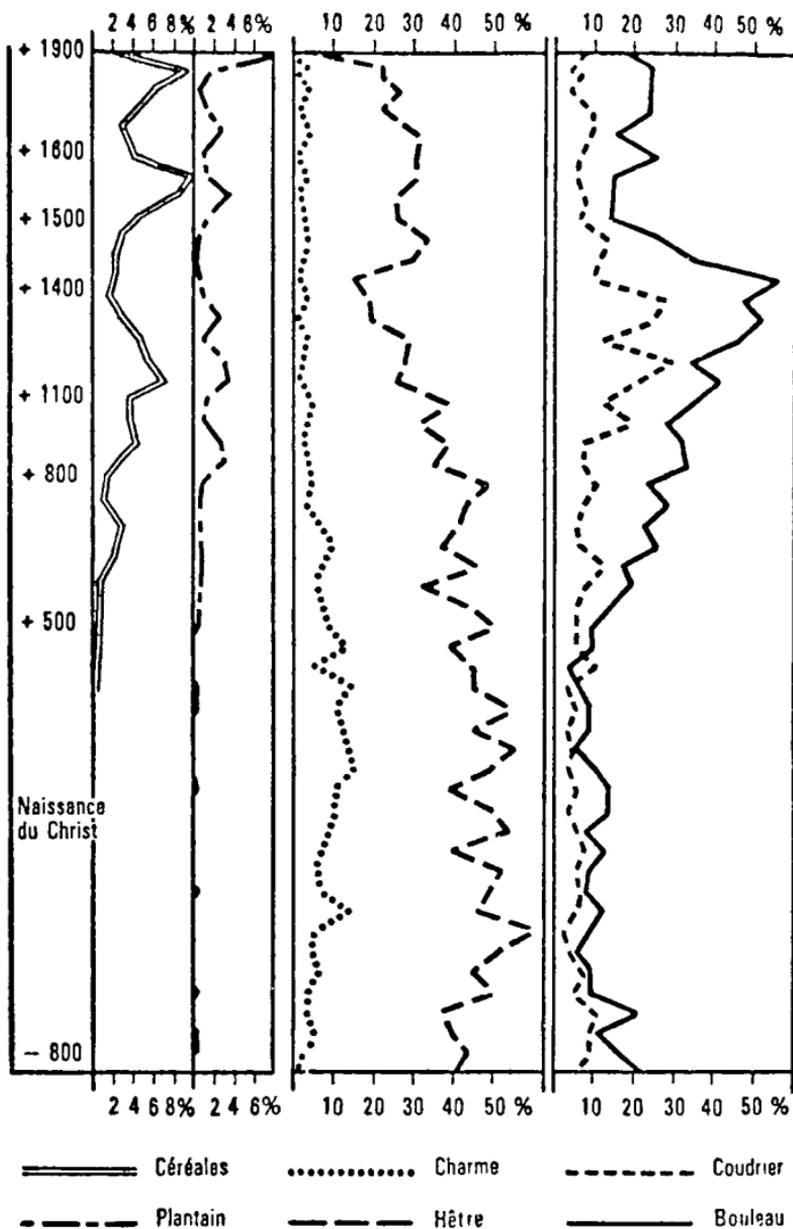
sols légers, où l'eau s'égoutte facilement, où l'air circule, et qui se laissent travailler plus aisément, aux sols lourds, épais, que l'humidité pénètre mal et qui résistent à l'outil. Sur les pentes des vallons ou sur les plateaux se disposent donc des terrains où la couverture forestière est moins résistante, où l'homme a moins de peine à modifier les formations végétales en fonction de ses besoins alimentaires. Au VII^e siècle, la forêt européenne apparaît ainsi trouée d'innombrables clairières. Certaines sont récentes et étroites, comme celles qui fournirent leur nourriture aux premiers moines de Saint-Bavon de Gand; d'autres se déploient très largement, comme celles où, depuis des siècles, se mêlent les champs et les broussailles sur le limon des plateaux picards. On doit remarquer d'autre part qu'aux abords de la Méditerranée, l'aridité estivale, la violence des pluies, des écarts de relief plus accusés, la puissance de l'érosion qui arrache la terre au flanc des vallées et accumule en contrebas les dépôts infertiles rendent la forêt fragile, vulnérable aux feux qu'allument les agriculteurs et les pâtres, lente à se reconstituer, prompte à se dégrader définitivement en buissons. Sur le versant méridional, le combat pour la production des subsistances doit être mené moins contre l'arbre que contre les eaux. Il s'agit de domestiquer celles-ci pour protéger le sol le long des pentes, pour drainer les marécages des plaines et compenser par l'irrigation l'excessive sécheresse des étés.

Apparaît donc ici le rôle déterminant que jouent les variations climatiques. De la température, et plus encore de l'humidité, de la répartition des pluies au cours des saisons, dépend la résistance plus ou moins grande des formations forestières, le comportement des sols, la réussite ou l'échec de l'homme lorsqu'il s'efforce d'étendre l'espace qu'il met en culture. Or, il n'est plus possible aujourd'hui de considérer que le climat est resté stable en Europe pendant les temps historiques. L'historien d'une économie aussi primitive que celle du premier Moyen Age ne peut, par conséquent, faire abstraction des fluctuations qui, même très légères, ont pourtant modifié les conditions de la lutte entre l'homme et la nature. Le difficile est de les dater et d'en estimer l'amplitude. Les textes médiévaux ne fournissent guère, en effet, à ce sujet d'indications valables. Certes, les chroniqueurs de ce temps se montrent d'ordinaire très attentifs aux météores; ils notent au long des années, parmi les autres calamités dont la colère divine frappe le genre humain, les froids excessifs et les inondations; mais leurs appréciations sont toutes subjectives, imprécises et occasionnelles. Or ce qui

importe à ce genre de recherches, ce sont des séries continues de notations mesurables. On les a demandées à la dendrologie, c'est-à-dire à l'examen des troncs d'arbres, dont les cercles concentriques annuels traduisent, par la variation de leur épaisseur, la plus ou moins grande vitalité de la plante, c'est-à-dire ses réactions aux influences climatiques. Mais les espèces arborescentes européennes sont de longévité insuffisante pour fournir des indices applicables au haut Moyen Age. Les données les plus utiles au médiéviste restent donc, en Europe, celles que procure l'étude de la crue et de la décrue des glaciers alpestres. La tourbière de Fernau, dans le Tyrol, située à proximité d'un front glaciaire, s'est trouvée à plusieurs reprises au cours de l'histoire recouverte par les glaces. L'accumulation des végétaux fut alors interrompue, et dans l'épaisseur de la tourbe on peut repérer aujourd'hui des couches de sable plus ou moins épaisses qui s'intercalent entre les feuillettes de décomposition végétale. Elles correspondent aux avances du glacier. Il est ainsi possible de proposer une chronologie, évidemment approximative, des flux et des reflux glaciaires — c'est-à-dire des oscillations climatiques, puisque les mouvements du glacier sont directement commandés par les variations de la température et de la pluviosité. Il apparaît alors que les Alpes ont connu, pendant le Moyen Age, une première crue glaciaire, que l'on peut situer grossièrement entre le début du v^e et le milieu du viii^e siècle. Cette phase fut suivie d'un retrait qui s'est prolongé jusque vers 1150, et la décrue fut alors, semble-t-il, nettement plus accentuée qu'elle ne l'est au xx^e siècle. Ceci fait supposer que l'Europe occidentale bénéficia, pendant la période correspondante, d'un climat plus doux que celui d'aujourd'hui, certainement aussi moins humide : on remarque alors dans le sol des tourbières l'absence de mousses hygrophiles. Puis les glaciers progressent de nouveau après le milieu du xiii^e siècle, et fort brusquement : le glacier d'Aletsch a recouvert à cette époque toute une forêt de conifères, dont les troncs momifiés ont été remis au jour par le recul actuel. Cette seconde phase active s'est terminée vers 1300-1350. Elle doit être mise en relation avec un abaissement de la température moyenne (faible, à vrai dire : les spécialistes la jugent inférieure à 1 °C) et avec une hausse de la pluviosité, dont on découvre ailleurs les traces : sur le site d'un village provençal, certaines grottes furent abandonnées vers le milieu du xiiii^e siècle en raison de fortes infiltrations d'eaux que provoquaient sans doute l'aggravation des pluies d'été et l'affaiblissement de l'évaporation consécutif au rafraîchissement général.

Les données fournies par la glaciologie alpestre peuvent être confrontées à des phénomènes attestés par des témoignages d'un autre type et en d'autres lieux. Peut-être est-il hasardeux d'établir un rapport direct entre les oscillations climatiques et la transgression marine dont on vient d'établir l'existence, qui, peu après l'an mille, submergea les établissements humains sur les côtes flamandes. En revanche, il existe des concordances dignes d'intérêt entre les alternances de flux et de reflux glaciaires et les modifications du manteau végétal que met en évidence l'examen des pollens conservés dans les tourbières. L'étude de ces résidus végétaux permet notamment de bâtir une chronologie, elle aussi très approximative, de l'extension et de la rétraction des formations forestières au voisinage des accumulations de tourbe. L'un des diagrammes polliniques qui furent les premiers construits fait apparaître, sur les plateaux de la Germanie centrale, entre le VII^e et le milieu du XI^e siècle, un recul progressif de la forêt que suivit, au XIII^e et au XIV^e siècle, la lente reconquête de l'espace par l'arbre. Tout récemment, des études menées dans les Ardennes ont mis en évidence de la même manière, séparées par des phases de retrait, trois poussées successives du hêtre; placées respectivement aux alentours des années 200, 700 et 1200, elles corroborent ce que suggèrent les observations glaciologiques quant aux oscillations de longue durée du climat européen. Tout imprécis qu'ils demeurent encore, ces indices convergent : ils permettent de fonder l'hypothèse — et c'est l'intérêt qu'ils présentent pour notre propos — qu'un climat moins humide et plus chaud s'est établi en Europe occidentale entre le VIII^e et la seconde moitié du XII^e siècle — c'est-à-dire au moment même où se dessine le premier développement d'une croissance économique dont nous verrons qu'elle fut alors essentiellement agricole.

Qu'il ne s'agisse pas d'une simple coïncidence, mais d'une étroite corrélation de ces deux phénomènes, il serait téméraire de l'affirmer. Les effets de la conjoncture climatique sur les activités humaines, en effet, ne sont pas simples. Il faut de plus considérer que la fluctuation fut certainement de faible amplitude, trop faible, en particulier, pour que l'élévation de la température et la réduction de la pluviosité aient pu déterminer dans le manteau végétal des changements d'espèce. Cependant, même si la hausse des moyennes thermiques annuelles, comme on peut le supposer dans l'hypothèse la plus prudente, demeura inférieure à 1° C, elle ne fut pas, dans l'état des techniques agricoles de ce temps, sans retentir



• Le diagramme de pollen du Rotes Moor, d'après Delort : *Introduction aux sciences auxiliaires de l'histoire*, 1968, A. Colin.

sur les aptitudes des sols cultivés : remarquons en effet qu'une telle variation correspond à peu près à la différence que l'on observe, dans la France actuelle, entre le climat de Dunkerque et celui de Rennes, entre le climat de Belfort et celui de Lyon. En outre, tout porte à croire que cette hausse fut accompagnée d'un relatif assèchement, et c'est là le fait important. Des recherches conduites sur les documents anglais datant d'une époque légèrement postérieure à celle qu'embrasse cette étude ont établi en effet que, dans les campagnes européennes soumises aux influences atlantiques, la récolte des céréales n'était guère affectée alors par les oscillations thermiques; mais elle était d'autant meilleure que l'été et l'automne étaient plus secs, et se trouvait au contraire compromise par des pluies trop abondantes, surtout lorsque l'excès de pluviosité se plaçait pendant la période automnale¹. On ne peut donc négliger cette donnée que propose l'histoire très neuve du climat : dans les campagnes de l'Europe occidentale, qui se trouvaient au début du VII^e siècle encore enfoncées dans l'hostilité d'une longue période d'humidité froide, les conditions atmosphériques, selon toute apparence, devinrent par la suite peu à peu plus propices aux travaux de la terre et à la production des subsistances. De cette légère amélioration bénéficièrent surtout les provinces septentrionales. Dans la zone méditerranéenne, en revanche, le surcroît d'aridité rendit sans doute plus fragile encore la couverture forestière et le sol, par conséquent, plus vulnérable aux effets destructeurs de l'érosion.

CONJECTURES DÉMOGRAPHIQUES

Si l'on cherche à se représenter ce qu'était, au seuil de la période que nous étudions, l'implantation humaine, on se heurte à des difficultés presque insurmontables. Les documents écrits ne fournissent à peu près aucune indication. Les premiers dénombremens susceptibles d'être exploités par le démographe n'apparaissent en effet qu'au début du IX^e siècle dans les inventaires de quelques grands domaines carolingiens; ils viennent tous des zones fort étroites où s'était alors répandu dans l'administration l'usage de l'écriture, c'est-à-dire des pays situés entre la Loire et le Rhin, d'une part,

1. J. Titow, « Evidence of Weather in the Account Rolls of the Bishopric of Winchester, 1209-1350 », *Economic History Review*, 1960.

et de l'Italie du Nord, d'autre part; enfin, ils ne concernent jamais que des flots de peuplement très restreints. L'archéologie pourrait fournir des indices plus nombreux et moins inégalement répartis dans l'espace; mais la prospection demeure actuellement très limitée. Elle met au jour des vestiges d'habitat, dont l'interprétation démographique est des plus délicates. De l'étude des sépultures et des débris humains qu'elles contiennent, il est possible de tirer quelques informations relatives au sexe, à l'âge et parfois à la complexion biologique des défunts; sur ces données, on peut se hasarder à construire des tables de mortalité. Encore faut-il inventorier le cimetière tout entier, être sûr que tous les habitants du lieu y furent ensevelis, que ne sont pas intervenus des phénomènes de ségrégation en fonction de la condition sociale et de l'appartenance ethnique, délimiter enfin la période pendant laquelle la nécropole fut en usage, c'est-à-dire dater les tombes; on peut le faire, approximativement, lorsque celles-ci renferment un mobilier funéraire, mais les progrès de la christianisation et les modifications qu'ils déterminèrent dans le culte des morts font peu à peu disparaître, au fil du temps, tous les éléments de datation. Autant de problèmes techniques dont la solution n'est pas aisée et qui restreignent singulièrement la portée des découvertes. Fort hypothétiques aussi sont les résultats des recherches qui, par l'examen des terroirs, des sols et des résidus floraux, tentent de circonscrire pour ces époques anciennes l'aire de l'occupation humaine. En un mot, toute conjecture démographique relative à ce temps repose sur des fondements très fragiles.

Du moins l'impression d'ensemble est-elle que le VII^e siècle se situe, dans l'histoire du peuplement de l'Europe, au terme d'une longue phase de régression, qui n'est sans doute pas sans lien avec les fluctuations climatiques. Il est vraisemblable que le monde romain fut affecté à partir du II^e siècle de l'ère chrétienne par un mouvement de déclin démographique. Ce lent affaissement semble avoir été brusquement précipité au VI^e siècle par l'irruption d'une épidémie de peste noire. Selon l'historien byzantin Procope, le meilleur témoin de ces calamités, le mal se répandit en 543-546 à travers l'Italie et l'Espagne, envahit une grande partie de la Gaule et poussa jusqu'aux rives du Rhin supérieur et moyen. On sait par la description qu'en donne Grégoire de Tours qu'il s'agissait en effet de la peste bubonique, qu'elle survint après des inondations catastrophiques, qu'elle attaqua toute la population et surtout les enfants, provoquant une mort immédiate.

Comme après la seconde attaque du même fléau que l'Europe subit au milieu du *xiv^e* siècle, la maladie demeura présente pendant plus d'un demi-siècle, rejaillissant çà et là en poussées meurtrières. Les textes signalent de telles reprises en 563 en Auvergne, en 570 en Italie du Nord, en Gaule, en Espagne, en 580 en Gaule du Sud; la peste sévit à Tours et à Nantes en 592; elle règne entre 587 et 618 en Italie et en Provence. Aucune donnée numérique ne permet la moindre évaluation des effets de la mortalité. En Italie, ils se conjuguèrent à ceux de la guerre et de l'invasion lombarde. Les observations des archéologues mettent en évidence en tout cas un retrait sensible du peuplement, qui ne se limite pas aux espaces dont on sait, par les textes, qu'ils furent atteints par l'épidémie de peste. Elles font apparaître notamment un net recul de l'occupation humaine en Allemagne, dans le Sud-Ouest aussi bien que sur les côtes de la mer du Nord. Un exemple : le site de Mahndorf, au sud-est de Brême, était occupé par quatre-vingts paysans entre 250 et 500; entre 500 et 700, les habitants étaient, au plus, une vingtaine; la zone côtière, peuplée vers 400, semble ensuite se vider totalement.

Certaines évaluations d'ensemble de la population européenne ont été risquées pour le *vi^e* siècle. Elles proposent d'estimer la densité kilométrique à 5,5 en Gaule, à 2 en Angleterre — ce qui correspondrait à une population de moins d'un demi-million d'habitants —, à 2,2 en Germanie, où, dans les régions les plus intensivement occupées, l'espace cultivé aurait couvert 3,5 %, 4% tout au plus de la superficie globale. Gardons la plus grande prudence à l'égard de ces chiffres. Leur seul intérêt est de montrer combien les hommes étaient rares en Europe, au départ du mouvement de progrès que nous nous proposons d'observer. Ces terres forestières étaient à peu près vides. Leurs habitants apparaissent en outre en état de malnutrition : les ossements et la dentition recueillis dans les sépultures révèlent la pression de rudes carences alimentaires. Elles expliquent la vulnérabilité de la population aux attaques de la maladie. Des épidémies non identifiées sont attestées encore en Angleterre en 664, en Italie vers 680, en 694 en Narbonnaise; un retour offensif de la peste se développe en 742-743; le dépeuplement, l'abandon des terroirs qu'envahit le marécage provoquent l'installation tenace de la malaria dans les plaines méditerranéennes. Dans ce vide humain, l'espace est surabondant. Ce qui fait alors le vrai fondement d'une fortune, ce n'est pas la possession du sol, mais le pouvoir sur ces hommes, pourtant si misérables, et sur leurs très pauvres outils.

L'OUTILLAGE

De ces outils, nous ne savons à peu près rien. Il sont sans conteste moins bien connus que ceux des paysans du Néolithique. Les textes, les rares textes de ce temps, n'apprennent rien sur eux; ils livrent des mots; encore s'agit-il de mots latins transposant maladroitement le langage vulgaire, désuets et mal faits pour exprimer la réalité quotidienne. Sous ces vocables, comment discerner l'objet, sa forme, sa matière, donc sa plus ou moins grande efficacité? De l'*aratum* ou de la *carruca*, dont parlent de temps à autre les documents écrits très peu prolixes qui, au long des siècles, ont tenté de décrire les travaux des champs, que pouvons-nous connaître? Ces deux termes sans doute interchangeables — le premier préféré par les scribes plus lettrés parce qu'il venait du vocabulaire classique, l'autre traduisant plus fidèlement les parlers populaires — évoquent seulement un instrument tiré par un attelage et destiné au labour. Le second mot indiquerait tout au plus que cet outil était muni de roues, mais aucune glose ne permet de définir quelle était l'allure de son soc, si l'action de celui-ci se trouvait amplifiée par l'adjonction d'un versoir, c'est-à-dire si le laboureur disposait d'une charrue véritable, capable de retourner le sol et de l'aérer dans sa profondeur, ou bien d'un simple araire, dont le soc symétrique pouvait tout juste ouvrir un sillon sans retourner la terre. Les trouvailles archéologiques n'ont presque rien livré qui puisse éclairer, pour cette époque, l'histoire de la technologie paysanne. Et l'on ne peut pas attendre beaucoup de l'iconographie, d'ailleurs fort déficiente; rien ne permet en effet de juger si telle image s'est souciée de reproduire le spectacle de la vie contemporaine ou si, s'inspirant de modèles d'ateliers, antiques ou exotiques, elle présente, sans aucun souci de réalisme, des formes purement symboliques et dépourvues de toute référence au quotidien. L'absence d'informations certaines relatives à l'équipement paysan est particulièrement fâcheuse. Comment, en effet, se faire une idée des forces productives si l'on ignore tout de l'outillage?

Dans une obscurité si profonde, force est de recourir à des documents plus tardifs, aux textes que la renaissance de l'écriture, stimulée par l'administration carolingienne, a fait surgir à l'extrême fin du VIII^e siècle. Précisons tout de suite que ces écrits concernent exclusivement les plus vastes

GEORGES DUBY

Guerriers et paysans

VII^e-XII^e siècle

Premier essor de l'économie européenne

« *Guerriers et paysans* est l'histoire d'un démarrage, celui de l'économie européenne entre les invasions barbares et l'essor des villes. La grande nouveauté n'est pas l'application à une époque reculée d'un concept de l'économie moderne... Elle est dans la découverte de phases insoupçonnées et de mécanismes paradoxaux de ce démarrage » (Jacques Le Goff).

Il ressort de cette vaste enquête sur le premier essor de l'économie occidentale entre le VII^e et la fin du XII^e siècle que l'élan de croissance a été animé, essentiellement dans une première phase, par les activités militaires dont l'aristocratie tirait alors tous les profits, et qu'il le fut, dans une seconde phase, par le labeur des paysans que stimulait le pouvoir seigneurial.

Professeur au Collège de France, Georges Duby, entre autres ouvrages importants sur les sociétés médiévales, a notamment publié aux Éditions Gallimard *Le dimanche de Bouvines* (prix des Ambassadeurs, 1973), *Le temps des cathédrales* (1976), ainsi que, dans la collection « Archives », *L'An Mil* et *Les procès de Jeanne d'Arc*, en collaboration avec Andrée Duby.

Miniature, XII^e siècle.
Glasgow University Library. Photo © Edimedia.



9 782070 295425

Extrait de la publication



78-II

A 29542

ISBN 2-07-029542-7